L’homme qui n’y croyait pas

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MICHEL MANIÈRE

L'homme qui n'y croyait pas

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.

ISBN 978-2-02-105560-3

© Éditions du Seuil, août 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Pierre

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Première partie

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Je suis d'une époque où l'on mentait aux enfants. On leur disait : Les bébés viennent du Ciel. Quand un papa et une maman veulent un enfant, ils lui préparent avec amour un petit lit, ils repeignent sa chambre, accrochent aux murs des choses douces à regarder et des rideaux fleuris aux fenêtres. Ensuite ils n'ont plus qu'à attendre. Un beau matin l'enfant est là qui leur sourit dans son berceau.

La nuit où mon frère est né – je suis d'une époque où l'on naissait encore à la maison, du moins quand on était, comme nous, de la campagne –, un bruit m'a réveillé. Ou un trop grand silence. Ou quelque chose d'un ordre différent, intérieur, une de ces inquiétudes qui, soudain, traversent le sommeil. Je me suis levé, je suis sorti de ma chambre. Le couloir devant moi *descendait*, oui, le couloir, cette nuit-là, était en pente, et cette pente, la lumière aussi du petit matin à travers le verre dépoli de la porte d'entrée, une lumière de lait où tout semblait flotter, et moi avec, cette lumière et cette

Extrait de la publication

pente ont fait qu'au lieu d'appeler maman comme je le faisais parfois au sortir d'un cauchemar, j'ai continué jusqu'à la chambre destinée au bébé. La porte était ouverte, je suis entré. Le bébé était là. Couché dans son lit, il dormait.

Je suis ressorti aussitôt en criant :

– Le bébé est né ! Le bébé est né !

Je ne me souviens plus du visage de mon père, ni de ses paroles, je sais juste que c'est lui qui est apparu et qu'il connaissait déjà la nouvelle. Il a refermé la porte derrière lui, m'a empêché d'entrer. Je n'ai pas protesté, même pas pleuré, j'ai tout de suite su que cela serait vain : pour la première fois, entre maman et moi, quelqu'un s'interposait, qui n'avait pas de visage, pas de voix, juste un nom, *mon père*, et ce père, c'était sûr, pas plus qu'une chose inanimée, sans oreilles et sans cœur, ce père, je ne pourrais pas le convaincre, encore moins l'attendrir. Ce père *était*. Il *était* à la manière dont une chose *est*, contre laquelle on ne peut rien – mais moi aussi par conséquent j'*étais*. Cette seconde découverte, non moins cruciale que la première, venait de trouver en cette nuit son plus profond ancrage.

Des instants qui suivirent, des jours même, il ne me reste rien. Entre l'image nocturne de mon père qui referme la porte derrière lui, et celles, innombrables, solaires, où, dans la lumière d'un éternel été, je pousse, prétends pousser entre les bras tendus de ma mère, un landau plus haut que moi, tandis que, des maisons bordant la rue, des dames tout aussi innombrables

surgissent les unes après les autres pour s'extasier sur la merveille et m'entendre répéter : « C'est mon petit frère, il dort tout le temps, il s'appelle Adrien… » entre ces jours radieux et cette nuit à jamais sans issue, un gouffre demeure où des heures de ma vie, des jours, des mois peut-être, ont été engloutis, et qui aujourd'hui encore peut m'engloutir à mon tour si je m'avise de m'y pencher.

Ce qui en revanche m'est resté, aussi dur, aussi solide que le roc dans la mer déchaînée à quoi s'accroche le naufragé, c'est ma stupeur, mon incrédulité, ma colère indignée lorsque maman, un ou deux ans plus tard, voulant m'affranchir des légendes enfantines, prétendit m'expliquer d'où venaient réellement les enfants : du ventre de leur mère. Alors que se levait d'un coup au plus profond, au plus vivant de moi, une indignation prodigieuse, je sus, dans la même fulgurance, le danger qu'il y aurait à le montrer, à crier haut et fort ce qui hurlait en moi : que je n'en croyais rien, que j'étais, revendiquais de l'être et serais à jamais l'enfant de ces légendes, et, quoi qu'on me vendît maintenant pour raisonnable, que je n'en voulais pas !

Extrait de la publication

Extrait de la publication

2

Un demi-siècle plus tard, j'étais aux Millets. Le temps ne passait plus. L'été, soudain, s'était comme arrêté en un après-midi définitif. J'étais en haut, à essayer de travailler, de sortir de moi-même quelque chose qui, enfin, ne fût plus moi, mais vivant, nerveux, autonome, susceptible de m'indiquer le chemin. En vain. Le temps s'était noué dans ma gorge et m'empêchait de déglutir, bientôt de respirer. J'ai posé mon crayon, je suis descendu au rez-de-chaussée. C'est la terrasse qui m'attirait. Je suis sorti. Je baissais les yeux : trop de lumière, trop d'espace déployé tout d'un coup. J'ai contourné la maison par la droite, et alors, sous l'ombre de la treille, je me suis arrêté. Pas de doute, c'était là. S'il y avait en cet instant un lieu au monde où il me fallait être, c'était là.

C'était là que maman, les derniers temps, aimait que je pousse son fauteuil.

J'ai levé les yeux et j'ai vu ce qu'elle voyait.

Je ne veux pas dire par là que j'aurais fait soudain

une découverte, remarqué quelque chose de plus que le muret à moitié écroulé, le pré en pente vers la rivière, la rangée d'aulnes marquant son cours et, sur la gauche, le vieux poirier, énorme, avec ses branches pleines de lichen, quelque chose d'autre que ce que j'avais vu des milliers de fois comme elle-même l'avait vu. Non. Mais ce que je voyais, soudain je le voyais par ses yeux. Par ses yeux à elle qui allait mourir, qui le savait, qui le voulait, « Ça suffit maintenant, je suis fatiguée, si tu savais comme je suis fatiguée ! », qui me disait ces mots, qui me les répétait non pour se lamenter, mais pour que je l'approuve, que je lui donne en quelque sorte le feu vert : « Pars, maman, pars tranquille, tout ce que j'attendais de toi, je l'ai eu, tout ce que tu pouvais faire, tu l'as fait, pars et prends ton repos, tu l'as mérité ». Je n'ai rien dit de tel, rien laissé entendre d'approchant, rien fait qui pût ultimement l'apaiser, lui assurer que mourir ne ferait pas d'elle ce qui était à ses yeux le comble de l'infamie : une mauvaise mère. Une mère qui, vaincue, abandonne son enfant. C'est pourtant ce qu'elle a fait : elle m'a abandonné.

Elle m'a abandonné, moi l'orphelin bientôt sexagénaire, m'a livré sans défense à ma propre vieillesse, cessant soudain de faire écran – car c'est bien ce qu'elle était, un écran entre la mort et moi, qui m'en rendait l'imagination même impossible et m'ôtait toute chance de l'apprivoiser –, m'a jeté dans la gueule grande ouverte du monstre.

J'aurais dû mourir, je n'étais pas mort.

Extrait de la publication

Je n'étais pas mort, quelque chose ayant fait, qu'elle l'eût voulu ou non, que j'avais su trouver, guidé par elle ou non, ce que, sciemment ou non, elle me léguait.

Oui, en me demandant chaque jour systématiquement de pousser son fauteuil jusqu'à cet endroit-là de la terrasse, cet endroit d'où l'on voit et le mur et les aulnes et la rivière et le poirier, puis en l'habitant, cet endroit, au point d'en oublier le temps – combien de fois, la fraîcheur tombant sans qu'elle s'en aperçût, m'étais-je précipité pour mettre un châle sur ses épaules, une couverture sur ses genoux ! –, elle m'en avait préparé le chemin, y laissant une injonction que j'avais su entendre, me l'avait tracé, mais aussi, mais surtout, avait chargé ce paysage familier entre tous, banal même, de la qualité particulière de son regard en ces instants-là, ses derniers. Et, lorsque j'avais eu précisément la conviction de regarder ces choses banales avec ses yeux – voyant ce petit bout de monde tel qu'elle-même l'avait vu, exactement semblable maintenant qu'elle n'était plus, à ce qu'il était lorsqu'elle le regardait, ayant digéré sa mort, tout comme le monde dans son entier digère, a digéré et digérera toujours la mort de tous les hommes qui l'habitent, qui l'ont habité et qui l'habiteront –, lorsque j'avais eu cette conviction, c'est que je *savais*, comme elle-même le *savait* et comme jamais encore je ne l'avais *su*, que non seulement ces choses survivraient à ma propre vieillesse et à ma propre mort, mais que ma vieillesse et ma mort ne comptaient pas plus pour ce mur, ces aulnes, cette rivière,

ce poirier, que le passage du vent sur leur surface ou dans leurs feuilles, qu'ils n'en seraient en rien durablement changés, en aucune manière ébranlés, mais qu'au contraire ils s'en trouveraient plus forts, m'ayant vu terrassé, plus fiers, comme le monde est plus fort et plus fier chaque fois qu'un homme s'abat auquel il survivra. Voilà ce qu'elle m'avait légué.

C'est à la cime même du particulier qu'éclôt le général, écrit Proust. Eh bien, de la même façon que, cinquante ans plus tôt, refusant de toute la force de mes six ou sept ans de croire ce qu'en même temps je savais folie de refuser, j'avais alors atteint une de ces *cimes du particulier* où se dit, dans l'entièreté de la Révélation, sous la forme scandaleuse du Mystère, *ce qu'on ne peut pas dire*, de la même façon, presque une vie plus tard, *le général* m'ayant touché de son aile, j'ai tenu dans mes mains, rassemblée, oserais-je dire, *dans l'auguste calice de l'instant présent*, toute cette vie, et au-delà : les évènements passés de cette vie, certes, mais aussi bien, contenus en eux, les évènements à venir et, dans ceux-ci, singulièrement, les incluant, les résumant, les condensant, ma mort.

Et cela ne fut pas malheureux. Pas heureux non plus d'ailleurs : ces misérables catégories avaient été pulvérisées, laissant l'Expérience nue, l'Expérience pure, et me laissant moi soulagé d'un grand poids. À accepter pleinement ce legs qui, me venant de ma mère, n'avait pas à être discuté, ni même examiné, j'eus la sensation de me décharger d'un seul coup d'un énorme fardeau.

Extrait de la publication

Un fardeau qui faisait jusqu'alors si intimement partie de moi que, bien qu'il m'accablât, *parce qu'*il m'accablait sans discontinuer chaque heure du jour et de la nuit depuis toujours, je n'en soupçonnais même pas l'existence.

Je suis remonté à l'étage, j'ai repris mon crayon. Et lorsque Louis, un peu plus tard, s'est inquiété de moi au téléphone comme il le fait le soir si je ne l'ai pas appelé dans la journée, de moi qui ne lui cache rien, ni l'emploi de mes heures ni ce que j'ai mangé, ni les états de mon âme ni ceux de mes intestins, je n'ai rien dit. Dire, c'eût été trahir. Porter soudain au jour ce qui appartient à la nuit, proférer, fût-ce à mi-voix au téléphone et au meilleur des confidents, ce qui vient du silence, c'eût été forcément, pour commencer, ouvrir la voie au doute : s'était-il vraiment passé quelque chose ?, et, pour finir, en être sûr : il ne s'était rien passé. J'ai dit seulement que je m'étais remis au travail et que cette fois c'était sérieux. Louis a raccroché, rassuré.

Alors, fort de ce silence, mieux affermi en moi de l'être contre Louis, j'ai écrit :

Le monde était beau aujourd'hui et je l'ai vu sans illusion. Elle est morte, disait-il, et toi aussi tu vas mourir. Je l'ai regardé mieux, m'étonnant de sa beauté autant que de moi-même, de n'éprouver ni désespoir, ni honte, ni révolte. J'ai dit seulement : Et alors !

Et le monde, à cela, n'avait rien à répondre.

Extrait de la publication

3

Tout avait donc commencé par cette première fiction, *les bébés viennent du Ciel*, que je n'avais pas eu besoin d'imaginer puisqu'on l'avait fait pour moi, et qui m'avait plu, tout comme elle plaisait en ce temps-là aux enfants à qui on la servait, mais à moi plus qu'à eux, m'ayant, moi, projeté à des hauteurs d'où le monde m'avait soudain été offert, rendu visible, non seulement visible mais tangible, embrassable, aimable et, pourquoi pas, aimant, et si vivement marqué de leur sceau que, contrairement à ces enfants qui en redescendent volontiers dès qu'on leur fait entendre la voix flatteuse de la raison, *les enfants viennent du ventre de leur mère*, je refusai catégoriquement quant à moi de revenir sur terre. Ce que je ne savais pas alors, ce dont je ne prenais conscience qu'aujourd'hui, cinquante ans après, c'est qu'ainsi je m'étais condamné à devoir à l'avenir hisser chaque expérience que m'offrirait ma vie, sinon ma vie dans son entier, jusqu'à ces mêmes sommets. Bien sûr, de cette incrédulité scandaleuse,

je n'avais livré aux autres, à cet autre que j'étais à moi-même le plus souvent, qu'une version acceptable, vivable. N'empêche, le moi-même inconnu, l'obscur, l'enfoui, le primordial, le seul qui compte en fait, avait continué, lui, à ne pas y croire.

L'histoire de ma vie, s'il fallait l'écrire, tiendrait donc entre deux expériences singulières, entre deux *cimes du particulier*, dirait Proust, distantes d'un demi-siècle, deux expériences hors catégories, ni *positives* ni *négatives*, ni *heureuses* ni *malheureuses*, et encore moins *entre les deux*, deux saisies de l'instant comme négation du temps : cette première, cette amoureuse prise de possession du monde à cinq ans, et cette autre, à l'approche des soixante, qui me déchargeait brusquement du fardeau si longtemps ignoré.

Que ferais-je dès lors de cette légèreté inédite ? Telle fut, le lendemain matin, la question qui me fit sursauter, m'arracha aux douceurs progressives du réveil, un moment même me vit assis le dos aux oreillers, le souffle court, les mains sur la poitrine à tenter d'y contenir ce qui me débordait.

L'idée d'aller sur la terrasse, d'interroger le mur, les aulnes, la rivière, le poirier, tous les acteurs de cette révélation, cette idée m'effleura. Je la chassai. Je la chassai d'instinct, comme je chassai aussi le réflexe par trop conditionné de décrocher le téléphone et d'appeler Louis. Non, c'était ici, à ma table, nulle part ailleurs et en nulle autre compagnie que de moi-même, que je devais, que je saurais, sinon répondre à

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication